



Territoire Bricolé

Intelligence collective des habitants de Trénelle.

Territoire Bricolé

Intelligence collective des habitants de Trénelle.

Jean-Marc Bullet
Mémoire de fin d'étude.

Directeur du mémoire:
Aurélien Lemonier

Remerciements:
à ma famille pour son soutien sans faille.
Sophie Coiffier, Maïmiti Garçon, David Gumbs,
Mathieu Peyroulet Ghilini, Pauline Lamoot, Myriam
Maraval, Hélène Strurm pour leur relecture précieuse.

7

Avant propos

19

Site industriel

Martinique

Fort-de-France

Trénelle

39

Zone fertile

53

Zone cultivable

61

Conclusion

64

Bibliographie

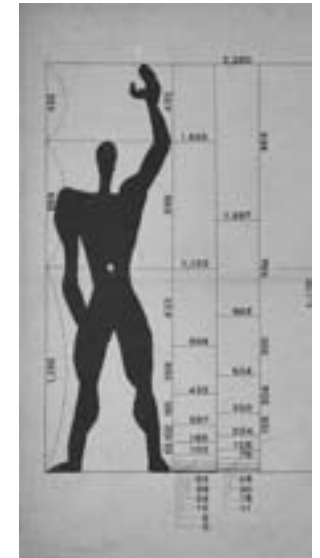
66

Index des noms

Avant propos

Quand Le Corbusier¹, propose le concept de l'habitat comme « machine à habiter »², il suggère d'utiliser les mécanismes industriels afin de répondre aux problèmes démographiques de toutes les villes du monde, indépendamment de leur contexte historique et culturel.

Selon lui, « l'industrie qui a profondément la capacité de changer la forme architecturale peut avec un ordonnancement rigoureux changer le mode de vie des individus ». Depuis cette doctrine, il énonce les formes architecturales standards qui sont encore en usage aujourd'hui (les pilotis, le plan libre, la façade libre avec ses pans de verre, la fenêtre en bandeau, le toit-terrasse). Le Corbusier conçoit des habitations standards pour des hommes standards.



Quand en 1933, au Congrès international d'architecture moderne (CIAM) d'Athènes, il affirme : « Les matériaux de l'urbanisme sont le soleil, l'espace, les arbres, l'acier et le ciment armé, dans cet ordre et dans cette hiérarchie ». Il part du principe que nous avons tous les mêmes besoins fondamentaux et qu'ils sont universels indépendamment de notre histoire ou de notre culture.

Le Corbusier, *le Modulor* 1945, FLC/ Bildkuns¹

1. Le Modulor est une notion architecturale inventée par Le Corbusier en 1943. C'est une silhouette humaine standardisée servant à concevoir la structure et la taille des unités d'habitation, comme la Cité radieuse à Marseille. Les proportions fixées par le modulor sont directement liées au nombre d'or. Par exemple, le rapport entre la taille (1m83) et la hauteur du nombril (1m13) moyenne est égal à 1,619, soit le nombre d'or à un millième près. D'autre part la taille humaine standard 1,83 mètre est basée sur l'observation de l'architecture traditionnelle européenne et de l'utilisation des proportions de cette unité pour élaborer l'harmonie d'une architecture.

¹ Le Corbusier est un architecte, urbaniste, décorateur. Il est l'un des principaux représentants du mouvement moderne. A l'origine de l'unité d'habitation, il conçoit dans un même bâtiment tous les équipements collectifs nécessaires à la vie, garderie, laverie, piscine, école, commerces, bibliothèque, lieux de rencontre.

² Le Corbusier, « *Vers une architecture* », éd. G. Crès, 1924, p. 73.

Evidemment, tout être humain a besoin du soleil et de la nature, de murs pour se protéger du vent et du froid. Toutefois deux personnes de cultures différentes n'ont certainement pas la même vision du soleil et encore moins du béton armé.

Quand Rem Koolhaas prédit que Lagos est l'avenir de la ville moderne, il définit une ville mondialisée et mondialisante, qui se (dé)fait au gré des mouvements économiques. Une ville, qui là encore se reproduirait sans tenir compte de l'histoire et de la diversité des individus qui la composent. Cette ville contemporaine est soumise aux effets de la mondialisation, comme par exemple les fluctuations du marché de l'immobilier qui interviennent de manière imprévisible. Koolhaas évoque la fin d'une ville planifiée où les urbanistes ne peuvent avoir aucune emprise globale. On pourrait penser qu'il y aurait ainsi une opportunité pour le citoyen de s'approprier l'espace urbain, de l'investir, le modifier et le rendre plus malléable. Mais au contraire, la ville mondialisée est en proie à des forces économiques, purement spéculatives, et imprévisibles. La ville est un lieu où les habitants dans leurs individualités n'ont aucun pouvoir décisif. Sauf quand ils se constituent en association pour préserver la valeur de leur bien. Le « projet » d'habiter une ville, un quartier, construire des relations sociales est soumis aux résultats de ce jeu de pouvoir entre des puissances économiques et politiques, comme des entrepreneurs privés et des associations de propriétaires.

Le processus de mondialisation par le capitalisme a provoqué l'étalement et la densité des villes mettant à l'épreuve l'urbanité³ des villes. A travers l'architecture moderne, il a imposé des manières de vivre à des peuples dont la culture, les valeurs n'étaient pas celle du capitalisme.

Pourtant chaque ville a une histoire qui modèle le comportement des individus, eux-mêmes produits d'une culture. Chacune d'elles est faite d'individus et d'individualités qui

³ Au mot urbanité j'associe: la capacité à vivre ensemble, tout en associant plusieurs échelles : la famille, l'immeuble, la rue, le quartier, la commune, l'agglomération, la nation, etc...



Uquique, Chili. Architecte: Alenjandro Aravena. Promoteur: Elemental, entreprise affilié à la compagnie pétrolière COPEC et à l'université catholique du Chili. Crédit photo: Elemental

cherchent à marquer leur emprise sur le territoire où ils vivent.

Comment dans la forme urbaine et architecturale, le citoyen peut-il se réapproprier l'espace urbain ?

-

A la frontière du Mexique et des Etats Unis, dans la ville de Tijuana⁴ une population s'est installée dans l'illégalité afin de passer la frontière chaque jour pour aller travailler à San Diego. La politique anti-immigration américaine de 2001, a contribué fortement à cette situation, érigeant un mur le long de la frontière. San Diego concentre une telle activité économique qu'elle pousse les transgresseurs à modifier le territoire (tunnels sous terrain faisant circuler des personnes, des déchets recyclés, de l'eau, de l'électricité...). Ce qui a engendré d'un autre côté les habitants de San Diego à privatiser l'espace public (les NYMBISM)⁵, afin de préserver leur tranquillité, leur environnement et surtout la valeur de leurs biens.

Les quartiers informels à Tijuana créent « un urbanisme alternatif » face à cet « urbanisme discriminatoire » où se mettent en place une nouvelle forme d'économie (« micro-entreprises fabriquant des prototypes de maisons et une infrastructure à petite échelle ») et de sociabilité. L'organisation économique et culturelle se fait autour d'ONG (Organisation Non Gouvernementales) qui proposent des logements à des familles dans un petit périmètre afin de former un tissu social homogène. L'ONG Casa Familiar fonctionne ici comme une micro-mairie capable de faire face aux « changements socioculturels et démographiques ». Dans ce contexte, l'architecte Teddy Cruz⁶ a aménagé des loge-

⁴ Un architecte américain d'origine mexicaine, Teddy Cruz, s'inspire de ce type d'habitat afin de définir la densité urbaine non en termes d'unité mais de relations sociales, de l'échelle du territoire à celle du quartier. Il entend redonner de l'urbanité en augmentant la densité physique pour créer de la densité sociale.

⁵ NYBISM (Not In My Back Yard) = Pas dans mon arrière cour. Ce mot est attribué à une situation qui consiste à sauvegarder, par un ensemble de propriétaires, constitués en association, l'environnement proche d'un quartier, d'un changement social, économique ou environnemental.

⁶ Pour Teddy Cruz, l'exemple Tijuana San Diego préfigure la ville du XXI^{ème}. NDA, « Elle deviendra un

ments composés de cuisine et de jardins partagés mais surtout d'espaces vide à ciel ouvert pour permettre le rassemblement de la communauté ou un usage quelconque. La structure architecturale est ouverte et disponible, laissant la possibilité à l'ONG de l'agencer en fonction des situations familiales....

Alejandro Aravena, architecte chilien propose dans la ville de Santiago au Chili, « pour faire face aux contraintes multiples et sévères (budgets publics trop restreints, urgence impérieuse du logement populaire en Amérique latine, volonté de ne pas exiler les pauvres trop loin des centres) »⁷, des logements à terminer. Le logement est fourni avec toutes les commodités indispensables telle que l'eau et l'électricité. A charge pour la famille de peindre leur maison quand ils en auront les moyens. Ces logements sont extensibles, par les habitants, suivant l'agrandissement de la famille. Les habitants personnalisent non seulement leur intérieur mais également les façades de leur habitat. L'habitat devient le support de l'expression culturelle de ses occupants. Selon Aravena, « la ville est pour les pauvres une ressource stratégique. Elle permet d'améliorer leur vie et de limiter les inégalités à court terme. Il faut agir sur l'éducation, l'emploi, mais cela prend beaucoup de temps. L'urbanisme est un raccourci. »⁸

Au Japon, dans les ruelles du vieux quartier de Tokyo en observant des réseaux de relations entre le dedans (l'habitat) et le dehors (la ville), les architectes Kazuyo Sejima et Ryue Nishizawa ont conçu des maisons dont le design cherchait à rendre propice des relations sociales au sein de l'habitat, et du quartier. La « Maison de la prunella » de Sejima, cherche à relier les membres de la famille. Les multiples ouvertures servent à mettre en scène le « quotidien familial ». La maison Moroiyama de Nishizawa

immense champ de bataille où se croiseront stratégies de contrôle et tactiques de transgression, économies formelles et informelles, occupations légales et illégales. » Teddy Cruz, De la frontière globale au quartier de frontière : pratiques d'empiètement. Association Multitudes.

Cet article est disponible en ligne à l'adresse : <http://www.cairn.info>, dans la rubrique REVUE

⁷ Alejandro Aravena, « La ville comme creuset de l'équité sociale », De la revue Les défricheurs 7, Journaliste Grégoire Allix, Le monde.fr.

⁸ bid., Les défricheurs 7. Le monde.fr.

sépare les fonctions de l'habitat en module autonome, en reprenant le modèle urbain du quartier. En jouant sur de grandes ouvertures, l'architecte instaure une relation continue entre le dedans et le dehors, puisqu'elles permettent de sentir la présence des autres personnes logeant sur le site, et de percevoir l'environnement immédiat. A travers l'attachement aux relations sociales, c'est la reconnaissance de valeurs culturelles omniprésentes dans le vieux Tokyo que les architectes ont su illustré.

Tous ces exemples tentent de répondre à des situations locales. Convoquant souvent la composante culturelle, les occupants développent des stratégies de survie dans un espace urbain qu'ils ne maîtrisent pas. Elles se font à travers des relations sociales au sein de la famille, d'une association, ou du quartier. Leur culture est le terreau de stratégies, utilisé, transformé pour s'adapter au monde moderne. Attardons nous plutôt sur la manière dont elle se transmet.

Le premier véhicule de la culture⁹ est le corps qui danse, chante, se scarifie, se tatoue, s'habille... Le second est l'objet qui nourrit, qui abrite, qui orne, qui chasse, qui outille... Le designer, s'il comprend le corps qui danse, qui chante... décode l'objet qui nourrit ou orne... peut se retrouver au cœur des stratégies mises en place par l'individu. En effet par ses observations, il comprend les techniques mises en place. Celles-ci sont séculaires et régies par des règles. Seulement, il arrive que l'équilibre social d'une population soit mise à male par la disparition de leur pratique culturelle et leur assimilation par une autre culture.

« La distribution circulaire des huttes autour de la maison des hommes est d'une telle importance en ce qui concerne la vie sociale et la pratique du culte que les missionnaires salésiens de la région du Rio das Gra-

⁹ Selon l'UNESCO, la culture est « ce patrimoine culturel immatériel, transmis de génération en génération, est recréé en permanence par les communautés et groupes en fonction de leur milieu, de leur interaction avec la nature et de leur histoire, et leur procure un sentiment d'identité et de continuité, contribuant ainsi à promouvoir le respect de la diversité culturelle et la créativité humaine ». En 2001, l'UNESCO a effectué une enquête auprès d'États, d'organisations internationales et d'ONG afin de définir ce terme, et une Convention a été adoptée par plus de 78 États pour sa protection le 20 juin 2007.



Architecte Ryue Nishizawa, Maison Moryama, Tokyo, 2005. ArchiLAB éd.HYX, Japon 2006.

ças ont vite appris que le plus sûr moyen de convertir le peuple Bororo consiste à leur faire abandonner leur village pour un autre où les maisons sont disposées en rangées parallèles. Désorientés par rapport aux points cardinaux, privés du plan qui fournit un argument à leur savoir, les indigènes perdent rapidement le sens des traditions, comme si leurs systèmes sociaux et religieux étaient trop compliqués pour se passer du schéma rendu patent par le plan du village et dont leurs gestes quotidiens rafraichissent perpétuellement les contours [...]. On comprend ainsi pourquoi en contrariant la disposition traditionnelle des villages, les missionnaires détruisent tout ».¹⁰

Quand un groupe d'individus est pareillement déstabilisé, elle se met en quête de repères. La culture est le terreau dans lequel il compte trouver les leviers de leur survie face au nouveau territoire sur lequel ils habitent. Ils peuvent ainsi faire preuve d'un génie créatif en rendant fonctionnelles les techniques issues de leur culture, face aux difficultés de la vie quotidienne¹¹. Les solutions se dotent la plupart du temps d'une esthétique formelle inconsciente. Dans de telles situations, l'habitant s'empare d'une qualité essentielle du designer. Il s'empresse de rendre les choses utiles, dans l'immédiateté du contexte. C'est un « bricolage, qui relève d'une pensée mythique ».

« La pensée mythique dispose d'un trésor d'images accumulées par l'observation du monde naturel : animaux, plantes avec leurs habitats, leurs caractères distinctifs, leurs emplois dans une culture déterminée. Elle combine ces éléments pour construire un sens, comme le bricoleur, confronté à une tâche, utilise les matériaux pour leur donner une autre signification, si je puis dire, que celle qu'ils tenaient de leur première

10 Claude Lévi-Strauss, « *Tristes Tropiques* », éd. Terre Humain/ Poche p. 255.

11 Michel de Certeau, « *L'invention du Quotidien 1 arts de faire* », éd. Folio Essais. Michel de Certeau aborde ces pratiques à travers l'observation d'une famille de la Croix Rousse à Lyon.

destination ».¹²

Le bricoleur est « celui qui utilise des moyens détournés au sein d'un univers clos mais diversifiés ». C'est le citoyen cubain que les designers Ernesto Oroza et Pénélope de Bozzi, ont illustré dans un carnet de voyage¹³ qu'ils ont débuté en 1994. Les cubains inventent et réinventent des objets du quotidien, métamorphosent leur habitat intérieur, transgressent l'architecture. La situation d'embargo qui frappe Cuba depuis le 7 février 1962, les force à relire, voir déconstruire leur environnement.

Ici la culture cubaine du « bricolage » construit l'espace de vie. La forme de l'habitat évolue en même temps que celui-ci est occupé par une famille, qui elle s'agrandi parfois de membres inattendu¹⁴. Bien sûr, ces conditions de vie ne sont pas des plus idéales. Alors, en sortant sa position d'observateur, quel scénario le designer peut-il proposer pour améliorer les conditions de vie de l'usager, tout en s'inscrivant dans sa pratique culturelle?

J'ai choisi d'étudier un quartier en particulier, pour montrer à quelle complexité se confronte le designer dans ce domaine. Il m'a fallu remonter son histoire, ses origines pour comprendre son organisation sociale, sa topographie, son écologie. Ce quartier de la ville de Fort-de-France en Martinique, est « fameusement » connu sous le nom de Trénelle.

Fort-de-France est une ville qui s'est formée à la suite d'une série d'immigrations successives. Résultat de l'une de ses immigrations, le quartier Trénelle est un lieu où les maisons, les routes ont été créées, sans urbanistes, ou architectes, par ses habitants et pour eux mêmes. Ce lieu est un espace hyper fragmenté, où quelquefois, la transition espace public/privé n'existe plus, où la rue n'est plus seulement un passage, mais un lieu habité. Tous ses habitants ont décidé de l'habiter à leur manière. Essayons de

12 Ibid., Claude Lévi Strauss, « *La Pensée sauvage* », éd. Plon, 1962, p.25.

13 Ernesto Oroza et Penelope de Bozzi, « *Objets Réinventés* », éd. Alternatives.

14 Il arrive qu'un couple soit séparé, mais vive dans le même espace qu'il sépare par un mur. Chacun de leur côté fonde une nouvelle famille qui transforme une nouvelle fois l'habitat.

Les solutions :

Les solutions en rapport avec la capacité du logement

Agrandissement spatial

Division spatiale

Adaptation d'espaces de travail en logement

Solution en rapport à la conservation et l'amélioration de son habitat

Réparation du système constructif

Protection climatologique

Protection contre le vol et délimitation de propriété

Construction de parkings

Construction d'espace pour le linge

Solution face à d'autres incidences de la crise

Adaptation de l'espace d'habitation en espace de travail

Elevage d'animaux

Création de réserves

- Vers le haut : — d'auto construction sur le toit terrasse : une pièce ou un étage entier (113) (146) (147) (151) (168)
- Vers l'avant : — La transformation du portique en pièce (136) (157) (168)
- Vers le côté : — La transformation du balcon en pièce (169)
- Vers l'arrière : — La création de balcon (144) (169)
- L'appropriation de passages latéraux communs par un escalier (166), par un garage
- La construction dans le patio (sanitaires couverts, pièce) ou le jardin.

- Dans la largeur — Par construction de cloison en bois, brique ou béton (136) (143)
- Dans la profondeur — Par construction de cloisons ou mi-murs en bois, brique ou béton (136)
- Dans la hauteur — Par construction de mezzanines en bois ou en béton (Barbacoa)
- Par construction d'un entresol avec plaque intermédiaire en béton (136) (144) (149) (150) (152) (159)

Adaptation de bars, épiceries, bureaux, entrepôts en habitation (151) (152)

- La toiture — La couverture en poutres et dalles préfabriquées substituées pour une plaque de béton coulé
- La structure constructive — La couverture en poutre de bois et tuile substituée pour plaque de béton, tuile de Fibrociment ou poutre et dalle préfabriquées
- Les ouvertures — La construction de murs ou de cloisons en bois substituées pour des briques ou des parpaquets de béton préfabriqués (155)
- La construction de sanitaires — La réparation ou la construction d'ouvertures et menuiseries en cas de détérioration (126) (130) (154) (156) (167)
- Dans des espaces communs (couloir, galerie, patio...) ou d'anciennes pièces en raison de la division de l'habitat ou de l'occupation de lieux de services de fonctions domestiques (couverts, espaces commerciaux...)

- La couverture de terrasses, jardins ou passages communs latéraux avec des tuiles de Fibrociment et structure métallique
- La fermeture de balcons et portiques
- La construction d'installation pour se protéger des inondations (mur et escalier sur l'espace public) (164)
- La maintenance de la façade avec peinture, revêtement de pierres, stuc, céramique ou autre

- Grilles sur portes et fenêtres (152), grille d'enceinte du portique privé, du jardin ou du patio (148) (162)
- Délimitation de propriétés par des murs blancs et verre coupé
- Délimitation de passages et patio dans les espaces communs

- Avec le développement d'importation de vélos (début 80) et plus récemment voitures, motos, scooters...
- A l'intérieur ou dans les passages, les jardins (161)
- Suspensions de vélos avec poches depuis le balcon
- Construction d'un balcon (144)
- Installation du toit-terrasse ou d'une fenêtre de dégagement d'un espace patio

- En cafétérias, restaurant,
- En Panchera,
- En Barbiers,
- En Parking,
- En espace de vente
- Dans le salon, depuis le salon, dans un portique (145)
- Réparateurs de vélos dans un portique privé, au passage latéral ou un salon
- Réparateurs de lunettes et de briquets, endosseurs, studio photo, salon de beauté dans un portique privé, salon, entrée à vélos dans portiques privés, salle de séjour, ou passage latéral (des produits artisanaux ou de seconde main...)

- Cage pour pigeons, poules sur terrasses, balcons, jardins
- Enclos en béton pour les porcs dans jardins, patio, salle de bain
- Dans divers endroits sur les toits balcons ou en hauteur
- Intégrés aux transformations architecturales.

- D'eau
- De matériaux

Les conséquences secondaires :

- Nouvelles installations / sanitaires (eau, électricité...)
- Ouverture d'une porte à la place d'une fenêtre
- Nouveaux accès depuis la rue (146), l'intérieur (145), le balcon (147), ou l'étage : escaliers et doublement des portes en façade
- "Redesign" de la façade - processus décoratifs

- Dans les cas de simple division intérieure : réagencement des circulations / éventuels perlements d'ouvertures
- Dans les cas de division - séparations nouvelles installations (eau, électricité), sanitaires, cuisine / ouverture de nouveaux accès (porte, escalier) / redesign de la façade (revêtement, dépôt de mobilier, peinture...)
- Ouverture d'une porte en façade (143), d'un escalier (160)
- Occupation de patio, balcons, portiques, passages pour accroître l'espace
- Nouveaux accès latéraux ou éventuelle privatization du passage latéral
- Division des ouvertures extérieures : porte en porte + fenêtre (124) (126) (127) (128), fenêtre simple ou double (157) (159)
- Nouveaux accès en façade : doublement de portes (144) (133) et création d'escaliers intérieurs ou extérieurs (143)
- Construction d'un balcon à mi-hauteur (144) (152)
- Séparations intérieures horizontales et verticales (murs, entresol...)
- Nouvelles installations / sanitaires (eau, électricité)
- Adaptation à des références et échelles domestiques
- Création d'une façade d'habitation (dépôt des rideaux de fer, perlements d'ouvertures)

Grandes portes et grandes fenêtres substituées pour des portes et des fenêtres plus petites ou simplement différentes

Création des réseaux techniques, ouvertures, aérations (142)

Définition de nouvelles formes d'accès (portes de garage depuis le salon)

Portes, grillages, placard d'outils...

Ouverture de portes et de divers systèmes d'accès au linge

- Incorporation d'éléments de communication et d'information (voir chapitre Café Caliente)
- Installation d'électricité et d'arrivée d'eau dans des espaces qui en sont dépourvus (salon, portiques)
- Organisation de l'espace et du mobilier pour l'accueil du public (assise, décoration...)
- Adaptation de la porte comme guichet (découpe en deux, petit comptoir)
- Construction d'un auvent ou installation d'un parapluie au-dessus de la fenêtre
- Fermeture de l'espace avec des grilles de protection (145)
- Construction et installation du matériel nécessaire : outillage, électroménager...
- Délimitation du portique par des murs, des grilles, la couleur, un guichet
- Conception d'étals, systèmes d'étagères pour accueillir les produits

Installation de pompes et du réseau de plomberies

Construction de cabane sur les toits pour les protéger (146)

_____ Site industriel



Vue La Martinique au XVIIIème
siècle. Pièce montée en sucre.
JM Bullet.



Vue La Martinique au XVIIIème
siècle. Pièce montée en sucre.
JM Bullet.

la comprendre.

En somme, les migrants quittent la campagne pour la ville, et leur mode de vie rural pour un mode de vie urbain. Leur installation se fait en marge de la ville par manque de place au centre, et surtout par des prix trop élevés. Ils s'adaptent tant bien que mal au mode de vie urbain en conservant leur manière de vivre de la campagne. L'absence de règles d'urbanisme a créé des situations nouvelles. Vivant parfois dans le conflit et souvent dans le compromis, ce quartier nous apprend une autre manière de vivre, d'habiter, que je vais tenter d'expliquer à travers son histoire et la vie qui l'anime.

Comment à Trénelle, la culture a formé l'espace, l'architecture et les relations sociales?

—

Au-delà de cette question de l'espace public, de son appropriation, se joue en permanence un combat perpétuel qui va bien au-delà du quartier, et qui frappe le pays tout entier, le combat contre l'assimilation culturelle. Processus qu'ont connu de nombreuses populations des colonies selon lequel un groupe d'individu abandonne totalement sa culture au profit de celle d'un autre groupe.

L'anthropologie, les sciences sociales, et l'ethnologie, m'ont fourni les méthodes nécessaires à la compréhension du quartier. Les interlocuteurs différents, par leur profession, leur âge, leur origine, m'ont permis d'observer le quartier sous des angles variés. J'ai interrogé les habitants, ainsi que des sociologues et croisé le regard d'urbanistes et d'écrivains qui ont écrit sur le quartier, sinon sur la ville.

Martinique

Île, département?
Evidemment!
Pays ?
Ben voyons !
Ah les Antilles... !.

Son Est, un océan, Atlantique.
Son Ouest, une mer, Caraïbe.
Son Nord, une montagne, la Pelée.
Autour d'elle, des pitons, des mornes,
Végétation luxuriante.
En son Centre, une plaine, Lamentin :
grande zone industrielle,
Elle alimente Fort-de-France.
Partout des « mornes »,
Le long de la côte, des « anses »,
plage et sable blanc.

Soleil qui sévit de Janvier à Avril
Carême.
Vent alizés de l'Est et du Nord-Est.
Cyclones, pris entre juillet et octobre.
L'Hivernage.

Peuple métissé
Depuis l'Afrique, l'Inde, l'Europe, la Chine!
Bienvenue!

Jean-Marc Bullet

La Martinique est une île de la Caraïbe parmi d'autres. Le peuple Caraïbe qui l'habitait autrefois l'appelait Jouanacaera, l'île aux reptiles¹⁵. Cependant il ne reste que peu de traces de la présence des premiers indiens étant donné qu'ils furent exterminés par les premiers colons. De leur passage ils ne laissent que leur habitat dont se sont inspirés les premiers colons qui ont compris la pertinence de la forme architecturale caribéenne face aux éléments naturels. C'est à leur arrivée en 1635 que commence l'histoire du peuple qui la compose aujourd'hui. Leur objectif est d'imposer l'organisation sociale de l'Ancien Régime de la royauté et de l'église. Ce qui se caractérise par la conversion religieuse des premiers indigènes que rencontrent les colons et l'organisation spatiale de la colonie.

L'acte de fondation de Santiago de Guatemala, colonie espagnole nous apporte quelques éléments de réponse sur la manière dont les premiers colons s'approprièrent et répartissaient la terre.

« Avant tout j'ordonne... que des tracés des rues principales vers le nord, le sud, l'est et l'ouest soit marqué au sol. J'ordonne aussi que les quatre parcelles bordant les quatre rues au centre du plan soient désignées pour la rue principale ; et que deux parcelles soient réservées à l'endroit le plus appropriée près de la place pour la construction de l'église, qui devra être dédiée à Saint Jacques. [...] J'ordonne enfin que quatre terrain soient attribués près de la place, un pour le siège municipal, un pour la prison et les autres pour l'administration de la ville. Une fois que toutes ces dispositions auront été prises, les parcelles restantes seront réparties entre les habitants... »¹⁶

15 Notons qu'à l'arrivée des premiers arrivants à Trénelle, l'endroit est totalement boisé et plutôt hostile. Les nombreux témoignages des habitants confirment la présence de bon nombre de serpents qui seront chassés ou tués.

16 Jean-François Lejeune, « *Cruauté et utopie, villes et paysages d'Amérique latine* », éd. Civa, p. 09.

Comme la plupart des colonies, on plante une église, une place, des habitations pour les colons, et quelques fois des habitations pour les indigènes. C'est le début de la ségrégation de l'espace. L'urbanisme colonial permettant d'étendre la ville le plus rapidement et aisément possible, au fur et à mesure de la venue de nouveaux arrivants. Ils fondent la première ville, Saint Pierre, au pied du volcan¹⁷, qui contrairement à Fort-de-France (Fort Royal), est une ville « culturelle ». On y trouve un théâtre, un jardin botanique, un hôtel.

Alors qu'en Europe ce sont des humanistes comme Tho-



Johannes Vermeer, « *The Astronomer* », 1668

mas More qui imagine « *Utopia* »¹⁸, ce sont les militaires qui fabriquent les villes du

17 Montagne Pelée fait éruption en 1902 détruisant la ville de Saint-Pierre et causant la mort de 30 000 personnes.

18 Michele Riot-Sarcey, Thomas Bouchet, Antoine Picon, « *Dictionnaire des utopies* », éd. Larousse In Extenso, p.244 à 245. Utopia est construit avec le préfixe grec ou- de sens privatif et de topos (lieu) qui signifie non lieu. L'utopie est un système « rationnellement organisé » qui se situe sur la route des « grandes découvertes ». Dans cet ouvrage, il raconte

Nouveau Monde. En Occident, la période de la Renaissance voit l'émergence du capitalisme moderne¹⁹. Au-delà de ses valeurs humanistes, la Renaissance représente un changement conceptuel fondamental de la pensée. C'est également l'émergence de la figure de l'entrepreneur qui, dans le cas des conquêtes, sera associé à celle du navigateur, de l'architecte. Les colons s'implantent à la Martinique avec cette volonté d'objectiver le subjectif, dans le sens de faire du sujet pensant un objet pensé, et de rendre toute chose tangible et l'espace en premier lieu. On comprend d'autant plus le décalage qu'il y a eu entre une société capitaliste « désenchantée » dans le sens de la rationalisation des outils de production de la ville, et les sociétés animistes qu'elle va rencontrer. Les terres vierges du « nouveau monde » seront le terrain d'expérimentation, de raccourcis de la pensée de la Renaissance, et Fort-de-France en est un résultat.

Mais revenons un peu en amont pour rappeler que cette histoire est inséparable de la traite négrière. Si le moteur de la révolution industrielle trouve ses soupapes dans l'Encyclopédie de Diderot et D'Alembert de 1772, elle trouve son carburant dans le commerce triangulaire, et transforme l'homme en objet. Les négriers ont mis en place des processus de déshumanisation.

Pour bien comprendre comment l'esclave passe du sujet à l'objet, il faut aller de l'autre côté de l'Atlantique, en Afrique. Au Bénin dans la ville de « Ouidah » où existait un « arbre de l'oubli autour duquel les esclaves devaient tourner, sept fois pour les femmes et neuf fois pour les hommes, selon les chiffres magiques attribués à chaque sexe »²⁰ avant leur embarquement pour les bateaux négriers. Cette pratique avait symboliquement pour but de détruire leur ciment culturel et empêcher toute révolte.

Arrivés dans les Caraïbes, en véritable analyse de cycle de vie du

comment son île imaginaire Abraxia devient Utopia et « passe de l'état de nature à celui de cultures, pour connaître un haut degré de civilisation et d'humanité. Dans Utopia, l'espace est géométrique, organisé à la fois par l'urbanisme et par des réglementations... Les Maisons sont toutes semblables... ».

19 Que Max Weber (1864-1920), sociologue et économiste allemand, caractérise par « la recherche rationnelle et systématique du profit... ».

20 Christiane Taubira, « *Le bétail humain, Codes noirs* », Textes présentés par André Castaldo, éd. Dalloz.

produit d'un commerce triangulaire, on évalue leur durée de vie (à 10 ans environ). « Certaines habitations sont spécialisées dans la reproduction... Ces biens meubles seront insérés dans le cheptel, tant dans les livres de comptes que lors des enchères, saisies, héritages ou transmissions ».²¹

« Article 28

Déclarons les esclaves ne pouvoir rien avoir qui ne soit à leurs maîtres; et tout ce qui leur vient par industrie, ou par la libéralité d'autres personnes, ou autrement, à quelque titre que ce soit, être acquis en pleine propriété à leurs maîtres, sans que les enfants des esclaves, leurs pères et mères, leurs parents et tous autres y puissent rien prétendre par successions, dispositions entre vifs ou à cause de mort; lesquelles dispositions nous déclarons nulles, ensemble toutes les promesses et obligations qu'ils auraient faites, comme étant faites par gens incapables de disposer et contracter de leur chef ».²²

Ces esclaves étaient Fons, Aradas, Nagos, Barabas, Cotochdis et Popos de la région du Dahomey, actuel Bénin. Calvaires et Yoloofs, des îles du Cap Vert. Mais aussi Sosos, Téménés, Kisis, Cangas, Yacoubas, Shebrous de la Sierra Leone, et de Côte d'Ivoire. La Martinique a reçu des apports culturels africains de 75 à 250 ethnies différentes au cours du XVIIIème siècle.²³

C'est une véritable machine qui se met en place tant sur le plan politique, économique et technique que symbolique. L'Europe est prête à conquérir le monde.

21 Ibid.

22 Jean-Baptiste Colbert, ministre sous Louis XIV (1616 - 1683), « *Extrait du Code noir* »

23 Ils sont ceux qu'Aimé Césaire, fondateur du concept de négritude, a appelé des déracinés. Des hommes et des femmes qui chercheront constamment à prendre racine, pour exister...

LE GRAND PROMOTTEUR

Allons ! de billevesées. Nous sommes au moment où il faut convoquer ces Messieurs.

Allons ! l'Amiral... le Commandant des Tropiques... Le Haut Commissaire... L'Arpenteur... Le Géomètre... Le Juge... Le Grand Bénisseur... Le Super Geôlier... j'oubliais... Le Banquier

(On entend, répercutées pêle-mêle, des réponses diverses : « Présent » « on y est »... « d'accord »...)

...

LE GRAND PROMOTEUR

(Comme récitant des formules cabalistiques.)

Traquez, traquez
par les terres, par les mers, par les airs, enroulez, enroulez
serrez, serrez... Là... doucement !
qu'il n'y ait pas une motte de terre non piétinée, non retournée, non travaillée.
Serrez, Serrez...

Que la terre gémissse à se briser dans notre étreinte virile.

Abattez les barrières, brisez les dieux, que tous ces noms bizarres, ces faces mal calculées disparaissent sous nos souffles !

Ah ! Messieurs ! Voilà ! Le monde est pris au filet.

Ah ah ah ! piétinez, piétinez !

Ils m'appellent l'Avidité, Avare comme ils disent !
nous pourrions laissez ceux-là, danser ? Mon nom c'est le Découvreur, mon nom c'est l'Inventeur, mon nom c'est l'Unificateur, celui qui ouvre le monde aux

nations !

Tenez : J'étends ma dextre

J'étends ma senestre

Je lance le pied droit

Je lance le pied gauche

Ah ! je sais bien

La liberté... leur liberté...

Et ils croient m'arrêter en me jetant l'impedimenta de ce mot creux.

Mais en dépit de leurs sots sobriquets toute l'Humanité sue, cherche, trime, pense,

Mais je vous le demande, est-ce que pendant que

(Il rit)

La belle carte de visite !

Ces messieurs seraient les danseurs de l'Humanité !

Assez de ces foutaises !

Je suis l'Expropriateur.

J'exproprie pour cause d'utilité publique.

Allons Messieurs ! à vos postes !

Faites chauffer la machine !

Je briserai tous ceux qui tenteront de ralentir ma marche.

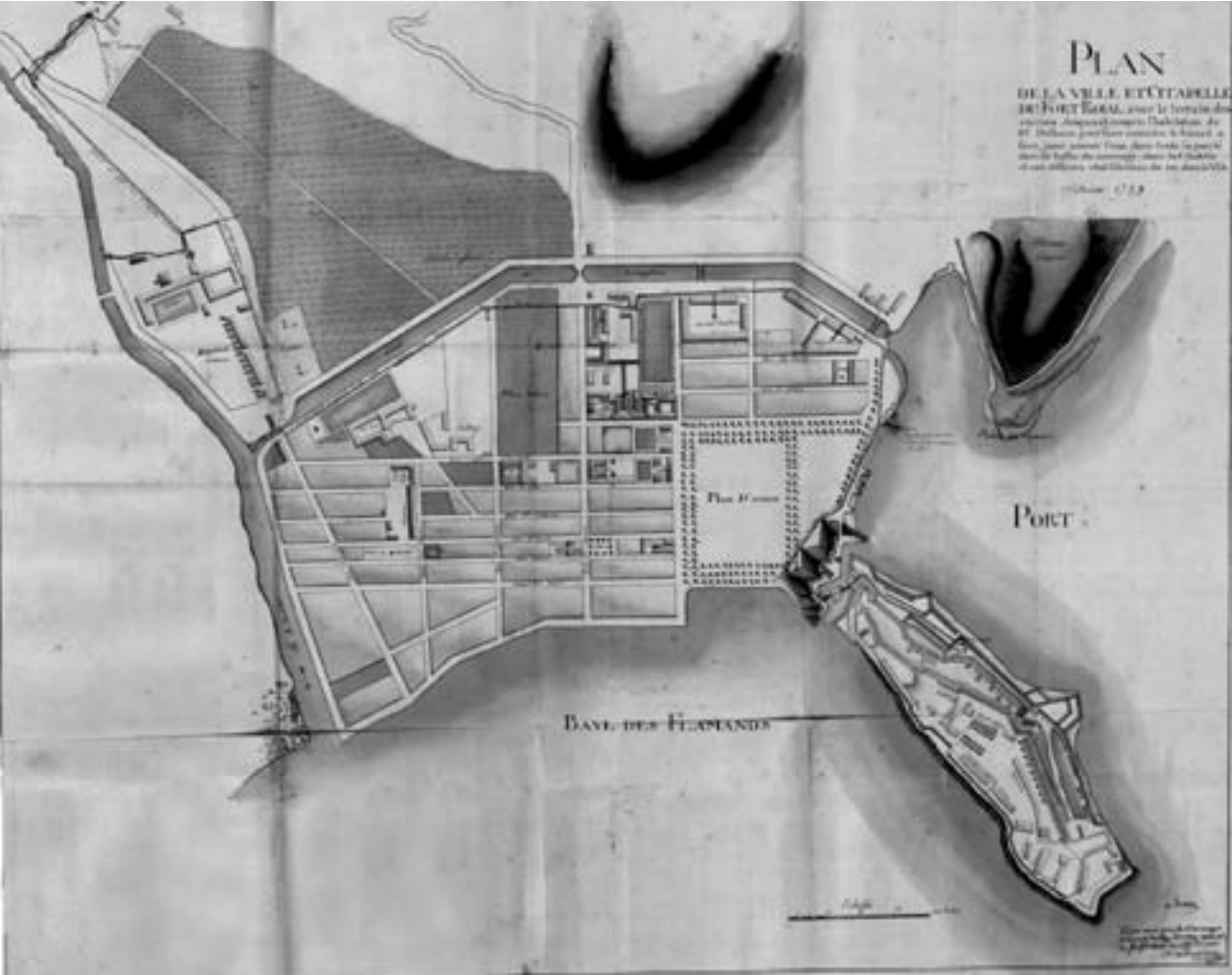
Je suis l'Histoire qui passe !²⁴

²⁴ Aimé Césaire, « *Et les Chiens se taisaient* », éd Présence Africaine.

Fort-de-France

Alors que Fort-de-France, en 1638, est aussi bien un port, une fortification, qu'une colonie, Saint-Pierre est le centre commercial et culturel. Malgré la volonté de l'Empire de déplacer ce centre à Fort-de-France, pour des raisons stratégiques (plus militairement défendable), c'est une ville qui s'installe dans une baie entourée de mangroves, impropres à l'habitat humain. Un plan de la ville « montre un échiquier régulier, formé de cinq rangées de quatre îlots rectangulaires interrompus à l'Est par une vaste place d'armes séparant la ville des fortifications de la presqu'île. Les rues atteignent une largeur d'environ dix mètres... Un canal doit border la ville au Nord ». Mais cela n'attire pas davantage les fonctionnaires qui préfèrent la capitale culturelle à la capitale militaire marécageuse et insalubre.

1902, une éruption volcanique rase Saint-Pierre et envoie des réfugiés dans tout le pays, particulièrement à Fort-de-France. Pour les accueillir, la municipalité assainit les abords immédiats de la ville, encore marécageux. L'esclavage abolit, il reste encore une grande partie de la population des campagnes dans les habitations de l'industrie de la canne à sucre.



Plan de la ville du Fort-Royal de Janvier 1789 avec indication du tracé prévu pour la canalisation qui apportera au port l'eau de la rivière Levassor.
Site internet des Archives nationales de l'outremer.

Trenelle

En 1974, l'industrie sucrière est en crise, les békés²⁵ ouvriront à Fort-de-France des centres commerciaux. Les ouvriers des habitations louant à ces derniers leur habitat, la terre qu'il cultivait, perdront tout. Ils arriveront dans la ville principale pour chercher du travail. Là encore, ils habiteront à la périphérie des villes aussi bien dans les espaces marécageux que sur des espaces escarpés (les mornes) au Nord de la ville. Ainsi se sont créés des quartiers nouveaux : Trénelle, Grosse Roche, Citron, Berge de Briand, Fonds Populaire, Texaco, Canal Alaric, Volga-Plage ...

Fort-de-France est une ville dont le centre est construit sous le modèle d'une organisation coloniale. Toutefois plusieurs de ses quartiers périphériques dont Trénelle s'opposent à cette forme urbaine. Son centre est difficilement rattaché à ses quartiers périphériques. Le site marécageux sur lequel elle est construite, les incendies et les cyclones qu'elle a subis, ont fait que Fort-de-France soit une ville en perpétuel reconstruction. Dans les années 70, beaucoup d'habitants de Trénelle ont été embauchés par le service municipal dirigé par Aimé Césaire.

C'est un personnage qui est à la fois homme politique et poète. Il est celui qui à l'époque a le mieux compris ce qu'étaient les gens de Trénelle et le peuple martiniquais tout entier. Il est entre autre à l'origine du concept de négritude²⁶. A. Césaire exprime le rejet de l'assimilation culturelle des populations colonisées par les colonisateurs qui les considèrent incapable de construire une civilisation. En autorisant les populations des plantations à s'installer sur ce bout de terre, escarpé, il avait sûre-

²⁵ Béké est le terme pour désigner les grands propriétaires de l'île descendants des premiers colons français.

²⁶ Fondé par Aimé Césaire, Léon Gontrand Damas, Léopold Sédar Senghor, la négritude est la reconnaissance du peuple noire, dans sa culture, sa diversité et du rejet de la domination culturelle du « civilisateur ». Les auteurs de la négritude ont largement contribué à l'indépendance des colonies d'Afrique.



Pratique du « coup de main » à la campagne

Crédit Photo: Suzie Bullet

ment pour ambition de poser les premières bases de cette civilisation.

Ce quartier populaire télescope le rural et l'urbain en un même lieu. Il est constitué d'une population qui continue à pratiquer un mode vie rural riche de rites et de coutumes dans un lieu urbain. Qui plus est, l'habitation spontanée a favorisé la préservation de sa tradition. Puisque les habitants ont pu s'affranchir en partie des codes que leur imposait la société dans laquelle ils devaient s'efforcer de faire partie. Pour faire face à la misère, la population a mis en place sa propre mécanique sociale économique et culturelle, héritière de la culture rurale, tout en s'adaptant

tant tant bien que mal à la culture urbaine.

« Elles sont devenues maîtresses de l'auto construction, de l'échange, du coup de main, du job, de la débrouillardise ». ²⁷

Alors les nouveaux habitants de ces lieux arrivent avec leur mode de conception de l'habitat qu'ils doivent adapter d'une part à la géographie et la topographie du lieu, et d'autre part à la nécessité de s'adapter à la ville. L'entassement, la juxtaposition des habitats, favorisent l'échange entre les habitants, créant un réseau de communication oral qui est soutenu par le réseau familial et qui renforce le sentiment d'appartenir à une communauté.

La densité des habitations, ajoutée aux voies de circulation, ont amené à la création d'îlot²⁸. Ce qui a influé sur l'intimité entre les habitants, augmentant ou affaiblissant les liens avec son voisin, allant quelquefois jusqu'au conflit.

A l'intérieur de cette îlot dense, demeurent des espaces « semi-privatifs communs » dont chacun fait un usage ponctuel ou non selon les besoins des autres occupants de l'îlot.

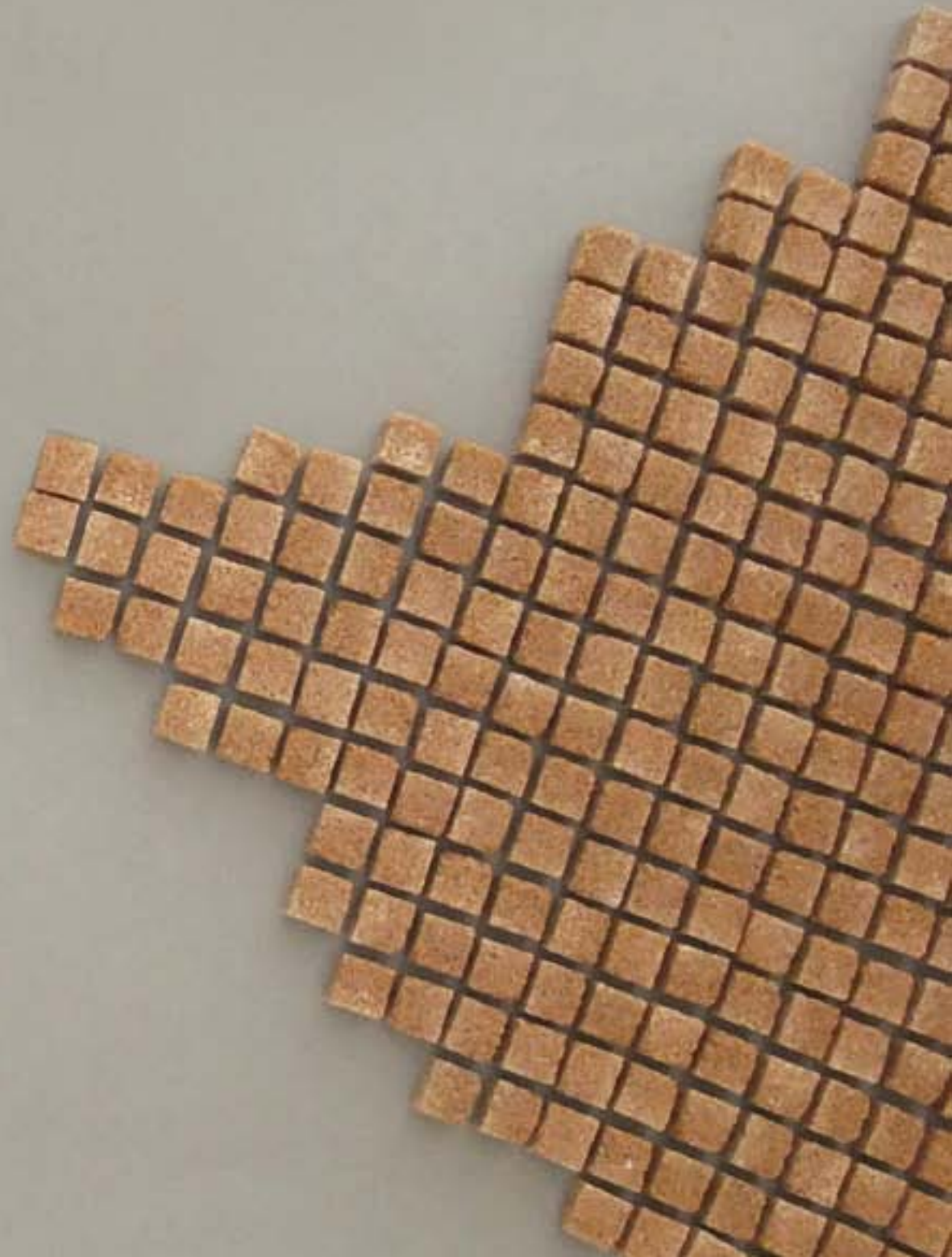
Chacun y désigne son espace privatif sans le privatiser. C'est-à-dire qu'il laisse la possibilité à son voisin de se l'approprier de façon ponctuelle. La cour ou « lakou » que l'on retrouve dans toutes les campagnes de la Caraïbe se traduit dans l'espace urbain périphérique, comme un espace collectif, central, qui organise l'îlot. Cet espace commun a joué un rôle capital dans le processus de socialisation au sein du quartier.

Face à l'urbanisation sauvage, qui réduit les pratiques traditionnelles à ses expressions minimales.

²⁷ Serge Letchimy, « *De l'habitat précaire à la ville : l'exemple martiniquais* », éd. Harmattan, p. 19

²⁸ Un îlot urbain est un ensemble de bâtiments constituant une unité homogène dans une ville, évoquant la très petite île.

_____ Zone Fertile



« Chacun doit auto construire son abri sans bidon, mais avec les tôles et fibrociment trouvés çà et là »²⁹.

Les habitants ont développé des mécanismes de survie qui reposent souvent sur :

• **La famille** : le premier réservoir de forces capables de générer l'aide nécessaire à la construction d'une maison et de mobiliser les forces périphériques que sont les amis de la famille à travers la pratique du « coup de main »³⁰.

• **Le job** (travail au noir) qui complète les activités formelles permettant de compenser statut de chômeur d'un membre de la famille.

• **Le « sou-sou »**, sorte de banque populaire sans banquier, qui permet de renforcer la cohésion sociale.

Les faibles ressources, la famille nombreuse, ont amené les habitants à conserver leur pratique traditionnelle du jardin. Faisant pousser des fruits, des légumes, des plantes médicinales, ou élever de la volaille dans leur habitat. Le jardin, espace vivrier, est placé sur les toits des maisons. L'espace animalier (élevage de poules), est situé sous les pilotis de l'édifice, et quelquefois dans les espaces communs en friche (le long de la rivière, ou au pied de la colline).

La parcelle étant plus réduite qu'à la campagne, la cour comme espace de transition est remplacée par le balcon, le pas de porte, la véranda. L'installation sur les collines a entraîné la construction sur pilotis, tandis que l'espace de la toiture-terrasse de l'habitat a généré un point de vue sur le paysage. Au fil du

29 Ibid 27

30 Le coup de main qui se pratiquait beaucoup à la campagne a fortement disparu du paysage de la construction des maisons. Celles-ci sont souvent conçues et réalisées par un entrepreneur qui livre la maison comme un produit clé en main, prêt à être occupé.

temps naît une opposition entre le « dedans » qui bénéficie de toute l'attention de l'habitant et le dehors. L'arrivée de la télévision au sein de l'habitat a contribué à faire disparaître la vie de la rue.

Fort-de-France est une ville planifiée, sur un plan quasiment identique à toutes les colonies d'Amérique. L'île entière est considérée par les colons comme un site industriel. Elle est donc aménagée dans cet unique but sans tenir compte des populations importées et privées de leurs repères. Dès cette période, les descendants d'escaves ont constamment essayé de s'approprier cet espace et d'y introduire leur culture. Ils ont utilisé des stratégies détournées pour manifester leur racines. Certains l'ont fait par la danse, le chant, alors que d'autres comme A. Césaire par la politique et la poésie.

En homme politique, il est l'un des fondateurs du mouvement de la négritude, prônant la reconnaissance des peuples dans leur culture spécifique.

En poète, il écrit « *Un cahier d'un retour au pays natal* » où il exprime son malaise existentiel lors de son retour à la Martinique. Dans ce cahier, il fait le portrait d'un peuple martiniquais « échoué », condamné à rester sur cette île et à s'y construire.

La négritude³¹ devenait une arme que tous les intellectuels noirs utiliseraient pour engager le mouvement de la décolonisation.

« Au bout du petit matin bourgeonnant d'anses frêles
les Antilles qui ont faim, les Antilles grêlées de petite
vérole, les Antilles dynamitées d'alcool, échouées dans

31 S. Senghor définit le nègre comme « un homme de la nature. Le Nègre est l'homme de la nature où l'environnement animal et végétal, foisonnant en Afrique depuis toujours, le climat chaud et humide lui ont donné une très grande sensibilité... Il sent avant que de voir, il réagit, immédiatement, au contact de l'objet, aux ondes qu'il émet de l'invisible. Il n'est pas œil, il est antenne. C'est sa puissance d'émotion, par quoi il prend connaissance de l'objet. »

la boue de cette baie, dans la poussière de cette ville
sinistrement échouées...

Au bout du petit matin, cette ville plate étalée, tré-
buchée de son bon sens, inerte, essoufflée sous son
fardeau géométrique de croix éternellement recom-
mençantes, indocile à son sort, muette, contrariée
de toutes façons, incapable de croître selon le suc de
cette terre, embarrassée, rognée, réduite, en rupture
de faune et de flore ».³²

Maire de Fort-de-France en 1945, il avait une vision plus
poétique que politique de la ville. Peut-être pensait-il que c'était
la meilleure manière pour des êtres déracinés d'habiter une telle
ville. C'est ainsi qu'en 1974, quand les ouvriers des plantations
afflueront des campagnes pour Fort-de-France, il permettra
à cette population de s'installer dans un espace sans planifica-
tion. Le maire donna aux habitants le pouvoir de transformation
d'une partie de la ville. Toutefois il y avait quand même un cer-
tain contrôle de la répartition des terres par la municipalité. Ce
qui a sans doute permis de préserver certains arbres et de laisser
la possibilité à certains de posséder un petit jardin. Sans quoi, on
aurait pu aboutir à des situations comme celles des bidonvilles
de Rio de Janeiro, dans lesquels les autorités ont souvent aban-
donné les populations à leur propre sort.

Ainsi, ce sont les poètes et les écrivains qui vont rendre à
la dualité ville planifié, ville spontanée toute leur poésie.

Dans le roman « Texaco » écrit en 1992 par Patrick Cha-
moiseau, l'auteur définit les quartiers populaires périphériques
de la ville de Fort-de-France comme des mangroves³³ urbaines.
Faisant référence à la mangrove naturelle, réservoir écologique
indispensable à la survie de l'écosystème marin.

³² Aimé Césaire, « *Cahier d'un retour au pays natal* », éd. Présence Africaine.

³³ La mangrove est un lieu entre terre et mer, entre eau salée et eau douce. Dont la végétation, souvent impénétrable
par les gros prédateurs, constituées de palétuviers aux racines aériennes et enchevêtrées permet aux petits animaux marins
de venir se reproduire.

« Je compris soudain que Texaco n'était pas ce que les
occidentaux appellent un bidonville, mais une man-
grove urbaine. La mangrove semble de prime abord
hostile aux existences.

Il est difficile d'admettre que, dans ses angoisses de
racines, d'ombres moussues, d'eaux voilées, la man-
grove puisse être un tel berceau de vie pour les crabes,
les poissons, les langoustes, l'écosystème marin. Elle
ne semble appartenir ni à la terre, ni à la mer un peu
comme Texaco n'est ni de la ville ni de la campagne.



Mangrove. Credit Photo: David Gumbs

Pourtant, la ville se renforce en puisant dans la man-
grove urbaine de Texaco, comme dans celle des autres
quartiers, exactement comme la mer se repeuple par
cette langue vitale qui la relie aux chimies des man-

groves... »³⁴

L'analogie à la mangrove ne s'arrête pas à la forme du bâti des maisons sur pilotis qui rappellent des palétuviers. Elle est faite aussi en comparaison à son écosystème. Quand une espèce disparaît de la mangrove, c'est tout l'écosystème qui est bouleversé. Comparativement, dans les quartiers populaires, déplacer un habitant, détruire son habitat (insalubre), c'est agir sur toute la structure sociale du quartier.

La ville coloniale est construite pour vivre en autarcie en vue toutefois d'un étalement futur. Dès le départ, elle est programmée. Avant son implantation, l'on sait qui va y habiter et de quelle manière. C'est une ville qui n'est pas préparée à un autre usage que celui qu'on lui a prédéterminé. Dès lors c'est l'histoire qui va modifier la morphologie de la ville. Les habitants qui vont s'efforcer de la modeler à leur usage.

À Fort-de-France les militaires ont rendu la ville habitable (en termes de sécurité et d'hygiène) avant qu'elle soit habitée, alors qu'à Trénelle, le contraire s'y est produit. Les habitants l'ont habitée et progressivement rendu habitable. L'intérêt de la seconde méthode est de ne pas présupposer des usages pour créer un espace, mais bien de créer celui-ci en fonction des usages. Dès lors l'espace ne peut être figé. Il obéit à un mouvement rythmé par l'appropriation que chacun fait du lieu.

Si la planification militaire apporte l'hygiène par les réseaux et la séparation des flux, et la sécurité par la construction de citadelles et de murs, c'est loin d'être suffisant pour faire de la ville, le lieu de l'altérité. C'est la rencontre de l'autre, différent

³⁴ Patrick Chamoiseau, « *Texaco* »,

par sa culture qui fait la ville. Et ce sont ces cultures qui font la ville en agissant sur elle. Les immigrants originaires de la campagne ont participé à ce que Fort-de-France est aujourd'hui, en construisant leur quartier, car l'étalement de la ville a entièrement absorbé les quartiers qui jadis faisaient sa périphérie.

Si, comme le dit Rem Koolhaas, l'urbaniste tend à perdre ce pouvoir sur la ville face à des mouvements économiques, et climatiques globaux qui rendent l'évolution de la ville terriblement complexe et imprévisible. Et que, dans cette situation, le citoyen se trouve encore plus dépossédé d'un espace toujours en mouvement et en perpétuel changement.

Alors, peut-on redonner les moyens de transformation de la ville aux citoyens par le design ?

-

Lucien Kroll, qui n'est pas designer mais architecte, à apporter des solutions lorsqu'il a travaillé sur le projet de réhabilitation de grands ensembles, construits en préfabriqués, dans le district de Hesseldorf à Berlin. Il convient toutefois de rappeler le contexte. Nous sommes au début des années 1990, l'Allemagne vient juste de connaître la chute du Mur de Berlin. Nous sommes dans un environnement fortement socialiste. La société immobilière qui gère les logements doit faire face aux demandes croissantes des habitants qui veulent faire évoluer leur logement. Elle demande à Lucien Kroll et son équipe de réfléchir à une intervention éventuelle sur l'ensemble de la cité. L'architecte préconise non seulement des actions homéopathiques mais également la participation des habitants même pendant la phase de réalisation comme acteurs du projet.

« Il en résulte des modules de conception par composants, interventions unitaires très diverses et compatibles entre elles et l'ancien bâtiment et étudiées « à l'aveugle » pour être réparties par le Maître de l'ouvrage au hasard de ses nécessités politiques et non

suyant des programmes objectifs d'entreprise »³⁵.

Ici les éléments qu'il propose de greffer aux bâtiments ne sont pas des objets industriels aliénés et aliénant, mais plutôt des objets industriels empathiques et enracinables, c'est-à-dire capable de se relier à l'architecture existante et à la culture des habitants.

Il propose également de maintenir les « traces urbaines », du piéton qui obéit à son seul instinct, soumis à aucun schéma ou plan d'urbaniste. En « officialisant les chemins que le piéton a ainsi tracés spontanément pour en faire les motifs d'une nouvelle composition urbaine ». Il prône une architecture social participative.

C'est ce qui s'est passé à Trénelles. Les habitants ont tracé des chemins à force d'aller et venir pour se rendre au travail, ramener des matériaux de construction pour améliorer sa maison, se rendre à la boutique du coin où à l'église. Puis la municipalité est venue solidifier, viabiliser, goudronner, un chemin pour la transformer en rue.

Dans une attitude plus artistique, l'architecte et designer italien Ugo la Pietra expérimente l'espace urbain par son propre corps. Questionnant la signification du mot habiter dans la ville contemporaine. A la fin des années 60, il arpente l'espace public, décodant le paysage urbain et interprétant les usages, filmant, photographiant, ou dessinant les situations urbaines afin de mieux les décrypter. Chacune de ses créations est unique puisqu'elle est issue du contexte urbain singulier.

Andrea Branzi donne une vision plus général et théorique de la question d'habiter la ville, mais d'une manière toute aussi radical qu'Ugo la Pietra. Son projet No-Stop City (1969-1972) propose une urbanisation faible où l'architecte « imagine qui ne

s'occupe pas de réaliser des projets définitifs, forts et concentrés, caractéristiques de la modernité classique, mais plutôt des sous-systèmes imparfaits, incomplets, élastiques, caractéristiques de la modernité faible et diffuse ».

L'architecture, cantonnée à la production de grands symboles urbains n'est plus en mesure de faire face à la condition urbaine, elle-même « composée de microclimats, de systèmes de produits, de tunnels sensoriels et intelligents ». Il suggère enfin un changement de paradigme. Il propose de résoudre les problèmes de la ville contemporaine non par l'industrie et la technologie, mais par les valeurs paysannes et populaires.

En somme sa « recherche vise à concevoir des modèles d'urbanisation faible, c'est-à-dire réversibles, évolutifs, provisoires, qui correspondent directement aux nécessités changeantes d'une société réformatrice, qui réélabore continuellement son organisation sociale et territoriale, en décomposant et en refunctionalisant la ville ». La ville devient un territoire de micro structures et de relations où le design est un outil suffisamment souple pour s'adapter aux mutations socio culturelles. Un lieu totalement perméable, constituées non plus de frontières fermées (des murs) mais de « filtres ouverts » qui amène l'usager à entrer en communication avec son environnement extérieur proche, à entrer en symbiose avec les éléments naturels. Cette nouvelle architecture reflète la condition sociale de celui qui l'habite.

Pourtant, son projet Agronica de reconversion du site des entreprises Philips, qui s'installe trente ans plus tard dans la continuité du projet No-Stop City, est marqué par une totale absence d'identité des espaces privilégiant les relations entre les personnes, les services, les modes de déplacement en restant autonome.

A.Branzi conçoit « la ville comme un système d'objets, où la pratique du design s'étend à l'échelle du territoire métropolitain ».

Mais peut-on envisager une ville sans identité. N'est elle pas

35 Lucien Kroll ateliers, « *Ecologies urbaines* », éd. L'Harmattan, Collection Habitat et Société, p.89

le reflet d'identités, de destinées différentes ?

-

Michel de Certeau apporte quelques éléments de réponses à travers son étude du quartier de la Croix Rousse à Lyon. Elle permet de comprendre ce qui constitue un quartier du point de vue de l'ensemble des relations entre les individus plutôt que sous son aspect urbain.

Un quartier est selon lui un morceau de territoire sans forcément de délimitation administrative où l'on retrouve rues et places. Faisant partie intégrante du quartier, ces derniers le structurent également. Il évoque un sentiment d'appartenance chez les habitants. Il est la démonstration de la manière dont les personnes habitent le lieu. Il est le baromètre de sociabilité au sein de la ville, grâce aux lieux qui le composent (les rues commerçantes, les espaces verts...).

Les comportements dans la rue, le rythme de la marche, les formes de politesse, ou la relation que l'on entretient avec tel ou tel espace public organisent la vie quotidienne au sein du quartier. L'individu par une forme de contrat social accepte en réprimant ses pulsions, de se soumettre à la vie en collectivité, afin de bénéficier de la reconnaissance de la société pour sa participation, son implication ; dans la vie du quartier. Il fait du quartier un espace public d'appropriation ou un « espace privé particularisé ».

Le quartier est le lien entre un dedans, l'espace privé, et un dehors, l'espace public. Ce lien ne peut se faire qu'avec l'individu, son corps, son action, les va-et-vient quotidiens qu'il effectue sans relâche. Il s'approprie l'espace public, grâce aux choix d'itinéraires multiples aléatoires ou non (par la force de l'habitude, ou l'emplacement d'un habitant). Il investit ainsi l'espace inoccupé pour son besoin personnel: il étend son linge au soleil dans la rue, profite d'un bout de terre envahit par la mauvaise herbe pour y faire pousser des légumes. La terre ne lui

appartient pas. C'est par le non-dit que s'effectue l'accord de la communauté afin que celui-ci profite des bénéfices de la terre.

Le quartier est le support d'un développement de l'espace intime de l'individu. On comprend aisément dans cette mesure que le quartier et l'habitat soient difficilement séparables puisqu'intimement liés. L'acte de s'approprier le dehors est indispensable à la vie du quartier.

L'usage quotidien et répété de cet espace introduit de la gratuité, puisqu'il demande du temps libre sans aucune valeur marchande. Il permet de profiter pleinement des agréments du lieu; le bruissement des arbres, l'écoulement de la rivière, la marche d'un passant.... L'usager poétise la ville à sa manière, en remaniant les codes de l'espace urbain, en véritable « consommateur » d'espace. « Le rapport de voisinage, la connaissance des lieux, le rapport client-commerçant produisent un dispositif social et culturel permettant de convertir progressivement et à divers degrés l'espace public en espace privé ».³⁶

Une soumission à une forme de contrat informel, tacite, permet la vie en communauté sur un même territoire.

³⁶ Michel de Certeau, Luce Giard, Pierre Mayol, « *L'invention du quotidien l'art de faire* », éd. Folio, Habiter, Cuisiner, p. 25.

_____ Zone Cultivable



En pénétrant à Trénelle, je pensais trouver ce que l'anthropologue Nicolas Rey trouva dans des quartiers populaires de la Guadeloupe et de la Martinique qu'il étudia 15 ans plus tôt : des « lakou »³⁷. C'est un terme que l'on utilise pour désigner un lieu central aussi bien sur le plan social que spatial. Le Lakou, selon Rey, se retrouve au sein des quartiers spontanés sous trois formes : « en interrelation – la cour de la case, la ruelle piétonne, et un terrain parcellisé par son premier propriétaire (légal ou non)- et des échelles distinctes : l'échelle de la maison, l'échelle de la rue, l'échelle du quartier ». Plus généralement le lakou est l'espace de la terre libre que l'on possède ou pas dans lequel on projette de faire une action. Mais dans ce quartier, je trouvais plutôt une place publique (la place de la cascade) et des rues (comme la rue du Bal Blomé). La densité urbaine a engendré le rétrécissement et souvent la disparition du lakou au profit de la construction d'appartements ou de chambres à louer. A la formation du quartier Trénelle, les premiers arrivants considérés comme propriétaire du terrain, se séparait d'un bout de leur terre pour les nouveaux qui souhaitaient s'installer.

Les lakous sont issus de formes d'organisation aux racines africaines, fondés sur la famille et la pratique commune du culte. En Haïti, cet espace lié au vaudou, est apparu après l'indépendance de 1804. Il faut rappeler que durant la période de l'esclavage, ces espaces étaient informels. Le maître ayant organisé les « cases à nègres » de manière efficiente afin de « loger » les esclaves. Les cases étaient construites le long d'un chemin,

³⁷ Transcription d'après la méthode du Groupe d'Etudes et de Recherches en Espace Créolophone (GEREC). Le GEREK propose une transcription d'ordre phonétique utilisant une des parties des représentations orthographiques du français : « la cour » en créole s'écrit lakou.

rappelant sensiblement l'organisation de la ville coloniale. Le maître pouvait de cette manière trouver et désigner facilement un esclave pour accomplir une tâche. Il n'y a que le soir une fois le travail effectué que les esclaves se retrouvaient et reformaient « lakou ». A cette période c'était le lieu on pouvait dire et faire ce que l'on ne pouvait dire et faire face au maître. C'est dans ce contexte qu'apparaît le conteur... A la fin de l'esclavage, c'est grâce au «lakou» qu'a pu se perpétuer le métier de conteur. Sa superficie y est suffisamment importante pour y mener différentes activités bien séparées les unes des autres sans qu'elles ne se chevauchent pas.

Ainsi, le lakou est également le jardin situé à l'arrière de la maison où poussent plantes vivrières et médicinales. Il est le lieu où l'on cuisine et où l'on prend son bain. Au sein de la case traditionnelle c'est le lieu de l'intimité.

« Dans une case, il faut absolument avoir une cour, absolument. Pour tourner virer, il faut un ti côté pour aller venir : pour aller à la cuisine, pour aller dans la cour... Quand vous sortez par là, vous faites un ti va et vient et vous rentrez par là. Mon mari c'est dans le salon avec la télé qu'il passe le plus de temps. Puis il vient se reposer dans la cour sous la galerie. Moi c'est à la cuisine et je fais aussi le va-et-vient dans la cour»³⁸.

(Mme F, la cour Zamia, 26-02-97)1

Dans le quartier d'habitation spontanée, ce sont les activités essentielles à la survie qui vont subsister. L'espace du conteur ne va pas totalement disparaître mais va considérablement rétrécir. On comprend pourquoi la disparition du lakou se faisant, les habitants ont ressenti le besoin d'un lieu commun. D'où l'aménagement de la place de la cascade. Mais cette place remplace t-elle le lakou. Il est évident que non puisqu'elle est publique alors que le lakou est privé, ce qui change tout à son

³⁸ Nicolas Rey, Lakou & Ghetto, « Les quartiers périphériques aux Antilles françaises », éd. L'Harmattan.

usage, son entretien. En effet la place est maintenue par les pouvoirs publics, alors que la maison des jeunes du quartier qui s'y trouve est saccagée. D'autre part, son emplacement (dans un cul de sac) lui enlève son statut de lieu de rencontre dans l'anonymat. Pour y accéder il faut s'engouffrer dans une ruelle plus étroite qu'à l'habitude. Même s'il n'y a personnes aux fenêtres, on a constamment le sentiment de pénétrer chez l'autre sans être invité, d'entrer sur un territoire.

Le Lakou est un espace multifonctionnel, qui se construit et se déconstruit en permanence. Mais parfois se fige. C'est une espace d'interactions entre les membres de la famille et quelques fois le lieu de la parole autour du conteur avec les voisins avec lesquels on s'entend.

La rue est un espace de conquête pour les habitants qui tentent constamment de se l'approprier. Si les bordures latérale de l'habitat sont des lieux de conflits avec sont voisins. Celle frontale, a tendance à grignoter la rue. Son appropriation se fait par la voiture, des chaises ou des plantes.

Il faut distinguer la rue envahie par l'automobile et la ruelle qui dans le cas de Trénelle prend la forme de l'escalier. L'un comme l'autre sont soumis au contrôle et à la protection du voisinage. Il peut arriver, si on est étranger, que l'on nous demande qui l'on cherche. Une manière plus courtoise de nous demander de décliner notre identité. Ici la rue reflète tantôt l'espace public, lorsqu'il est emprunté comme voie de passage uniquement, tantôt l'espace privé lorsque l'on s'y arrête. Ce sentiment est d'autant plus fort dans la ruelle. Si l'on assoit dans un escalier par exemple, on s'assoit face au domicile de quelqu'un.

Conclusion

Dans nos villes contemporaines, la politique, l'économie, l'architecture et l'urbanisme programme une manière d'habiter. Ce qui amène les concepteurs à programmer des relations sociales, comme le rapport au voisinage, à la famille.

N'est-ce pas simplifier la complexité humaine, de contraindre l'expression des corps ? Même si les nouvelles technologies de la communication et plus particulièrement les réseaux sociaux, ont mis à jour la complexité des relations humaines au sein de l'espace urbain rendant la ville plus perméable, et multiplient les interactions humaines. Mais amènent-elles plus d'urbanité ?

—

A Trénelle, ce sont les relations sociales qui ont donné forme à l'architecture, à l'espace urbain.

Dans ce quartier, les habitants ont fait preuve d'adaptation, mais surtout d'appropriation et d'expression de leur liberté. Et peut-être que cette adaptation remonte aux « temps sans mémoire de l'esclavage ». A travers les témoignages on comprend qu'un escalier, puisse être né d'une nécessité, d'un compromis... Dans ce quartier nous ne sommes pas exactement dans l'anonymat urbain, mais plutôt dans l'esprit communautaire. Parce qu'il y a des valeurs communes, une histoire commune et pour la plupart probablement un destin commun. L'espace vide laissé entre les bâtiments sert de jardin. Il y a donc une grande perméabilité entre l'espace privé et l'espace public. Ici c'est la finesse des parois et la qualité des ouvertures qui la rend possible.

Le passage en dur de l'habitat a épaissi les murs et rétréci les ouvertures. Peut-être pour faire face à un climat chaud et au manque de terre, les habitations se sont élevées au rythme de l'agrandissement des familles et de leur niveau de vie. Revêtant la couleur orange de la brique en terre cuite antisismique et le gris du béton armé.

Aux Antilles, l'oralité est le fondement des rapports sociaux a participé dans ce quartier à son organisation. Le designer pourrait alors prendre sa place d'une manière différente de celle de l'urbaniste ou de l'architecte.

D'un continent à l'autre, d'une civilisation à l'autre, puis très récemment de la campagne à la ville, ce quartier est l'histoire d'une immigration, d'un exode. La population des quartiers spontanés de Fort-de-France a toujours été transportée, on pourrait même dire transplantée. Subissant successivement l'utopie coloniale, et l'utopie moderne. Elle a su s'adapter à ces changements, avec ses origines africaines, et son créolité.

Les habitants du quartier Trénelle ont une origine culturelle et une histoire commune. Il est certain qu'en l'absence des pouvoirs publics cela leur a permis de vivre ensemble. L'esprit de solidarité, la connaissance de la nature, la débrouillardise, motivés par la nécessité de survivre dans un milieu hostile, sont des qualités déjà présentes au sein de la population du quartier.

Toutefois, des premières habitations jusqu'à aujourd'hui, l'amélioration des conditions de vie (apparition des réseaux d'eau, d'électricité et routiers) a fortement contribué au désenclavement. Le quartier s'est petit à petit ouvert à la modernité grâce aux pouvoirs publics. L'habitat s'est durci, le bois est remplacé par la brique et le ciment. L'intérieur est colonisé par la télévision, la machine à laver et le réfrigérateur. Cette modernité a impacté le mode vie de ses habitants. Si sur le point économique elle l'a amélioré, elle l'a détérioré sinon affaibli sur le plan

des relations sociales, cantonnant chacun à l'intérieur, ou allant chercher des activités à l'extérieur du quartier. Le chômage et la délinquance font partie du lot de cette modernité.

Cependant, lorsqu'on arpente Trénelle ce que j'appelle des formes de résistance à la modernité subsistent: le jardin créole, les dépouilles des voitures sur lesquelles on a prélevé des pièces, les escaliers communs, le rôle social du facteur en sont les expressions.

Si les urbanistes, les architectes et les designers comprennent ces résistances, ils seront capables de leur fournir un support pour les faire perdurer et les traduire. Le design a la capacité de donner forme aux objets et aux systèmes, en mettant en relation différents éléments qui les composent. Dans ce quartier, le designer peut mettre en synergie les différents acteurs du lieu pour faire émerger un projet, non en lutte contre la modernité, mais plutôt qui révèle celle du lieu et de ses habitants.

Lucien Kroll et surtout Ugo la Pietra sont des pionniers en ce sens par leur manière de percevoir et de questionner l'espace habitable. Certaines structures de ce dernier questionne la frontière entre l'espace public et l'espace privé. Cette dernière problématique se pose également dans le quartier de Trénelle.

Y a t-il une différence entre l'espace public et privé dans ce quartier ? Comment les habitants passent de l'un à l'autre ? Quelles définitions peut-on alors faire de ce type d'espace ?

—

Bibliographie

Livres

AIMÉ Césaire :
Cahier d'un retour au pays natal...
Et les chiens se taisaient, éd. Présence Africaine 1956.

CHAMOISEAU Patrick :
Texaco, éd. France Loisirs.
Les neuf consciences du malfini, éd. Gallimard.

COLBERT Jean-Baptiste : *Extrait du Code Noir*, Ministre sous Louis XIV (1616-1683).

DAVIS Mike :
Dead Cities, éd. Les prairies ordinaires. Ibid

DE BOZZI Pénélope, OROZA Ernesto : *Objets réinventés*, éd. Alternatives.

DE CERTEAU Michel, GIARD Luce, MAYOL Pierre : *L'invention du quotidien l'art de faire*, éd. Folio, Habiter, Cuisiner, p.25.

DONNADIEU Brigitte : *L'apprentissage du regard*, éd. De la Villette.

FRIEDMAN Yona : *Utopies réalisables*, éd. L'éclat.

GOULET Raphaële : *Lucha Libre*, Livret exposition, éd. Fondation EDF.

HUSSARD Nicolas et JARVIN Magdalena : *C'est ma ville !*, éd. L'Harmattan.

ITALO Calvino : *Les villes invisibles*, éd. Du Seuil.

KROLL Lucien ateliers : *Ecologies urbaines*, éd. L'Harmattan, Collection Habitat et Société, p.89.

LE CORBUSIER : *Vers une architecture*, éd. G.Grès, 1924, p.73.

LEJEUNE Jean-François : *Cruauté et utopie, villes et paysages d'Amérique latine*, éd. Civa, p.09.

LEVI-STRAUS Claude :
Tristes tropiques, éd. Terre Humaine/Poche, p. 225.
La Pensée sauvage, éd. Plon, 1962, p.25.

LETCHIMY Serge : *De l'habitat précaire à la ville* : l'exemple martiniquais, éd. L'Harmattan, p.19.

MIDAL Alexandra : *Design. Introduction*

à l'histoire d'une discipline. éd. Pocket.

REY Nicolas, Lakou & Ghetto : *Les quartiers périphériques aux Antilles Françaises*, éd. L' Harmattan.

RIOT-SARCEY Michèle, BOUCHET Thomas, PICON Antoine : *Dictionnaire des utopies*, éd. Larousse In Extenso, p. 244à 245.

TAUBIRA Christiane : *Le bétail humain, Codes Nors*, Texte présentés par André Castaldo, éd. Dalloz.

Revue

Les Défricheurs 7 : ARAVENA Alejandro : La ville creuset de l'équité sociale, Journaliste Grégoire Allix, Le monde.fr.

Catalogue

Archilab : faire son nid dans la ville, Catalogue d'exposition HYX , Japon 20066

Site internet

Archives nationales de l'outremer³⁹

³⁹ Pour connaître les ressources du centre des archives d'outre-mer,

<http://anom.archivesnationales.culture.gouv.fr/#>

Bibliothèque numérique Caraïbe, Amazonie, Plateau des Guyanes⁴⁰
<http://www.manioc.org/#1>

Le bruit du frigo, collectif d'urbanistes, architectes, de paysagistes, de sociologues.
<http://www.bruitdufrigo.fr>

l'état général des fonds donne accès à une description succincte des archives provenant d'une part, des ministères chargés du XVIIIe et XIXe siècles de l'empire colonial français et, d'autre part, des administrations locales des anciennes colonies et de l'Algérie. Il décrit également les ressources complémentaires (archives privées, photographies, cartes et plans, bibliothèque, archives microfilmées).

⁴⁰ Manioc est une bibliothèque numérique spécialisée sur la Caraïbe, l'Amazonie, le Plateau des Guyanes et les régions ou centres d'intérêt liés à ces territoires. On y trouve des documents textuels, sonores, iconographiques et des références concernant l'histoire culturelle, sociale, économique ou politique de ces pays. Manioc apporte sa contribution à la valorisation du patrimoine et à la constitution de la mémoire de demain en mettant à disposition tant des ouvrages anciens restituant la pensée sociale d'une époque que des textes et travaux contemporains issus de la recherche universitaire.

⁴¹ La complexité des trames historiques, géopolitiques, sociales (...) tissées entre les territoires concernés par cette bibliothèque, permettrait difficilement de trouver un élément qui symbolise le tout. C'est le contenu même de cette bibliothèque qui a révélé un lien identitaire fort et ancestral : le manioc. De l'Amazonie à Porto-Rico, la civilisation du manioc amer, emporte sur ses pirogues, cette plante toxique et le savoir-faire qui la transmue en racine nourricière. Don de dieu pour les Amérindiens, plante du diable pour les colons nouveaux venus, l'ambivalence du manioc, rappelle l'entremêlement parfois difficile des peuples dans cette région du monde. Aujourd'hui, s'il n'est plus pour tous la base de l'alimentation, il conserve une valeur patrimoniale et emblématique que la transmission intergénérationnelle a consacrée. Les rituels de transformation du manioc amer reflètent un modèle sociétal où la conception du temps se situe hors des sociétés productivistes et où chacun a sa place dans une réalisation commune et partagée.

Index des noms

AIMÉ Césaire 31, 34, 43, 44

ARAVENA Alejandro 11

BRANZI Andrea 48, 49

CHAMOISEAU Patrick 44

COLBERT Jean-Baptiste 29

CRUZ Teddy 10

DE BOZZI Pénélope, OROZA Ernesto 15

DE CERTEAU Michel 14, 49, 50

KAZUYO Sejima et NISHIZAWO Ryue 11

KHOOLAS Rem 8, 46

KROLL Lucien 47

LA PIETRA Ugo 57

LE CORBUSIER 7

LEJEUNE Jean-François 26

LEVI-STRAUS Claude 14

LETCHIMY Serge 36

MIDAL Alexandra

REY Nicolas, Lakou & Ghetto 56
RIOT-SARCEY Michèle, BOUCHET Thomas, PICON Antoine 28

TAUBIRA Christiane 28

WEBER Que Max 28

